

PETER SLOTERDIJK



**LE PROJET
SCHELLING**

PIRANHIA



Cinq universitaires, trois hommes et deux femmes ayant tous dépassé la cinquantaine, entament une correspondance par e-mails pour mettre au point un ambitieux projet de recherches pluridisciplinaires destinées à percer le mystère de la sexualité féminine et de son évolution, de la Préhistoire à nos jours.

Au fil de la correspondance, la parole se libère et le projet prend une tournure très personnelle, chacun dévoilant simultanément son intérêt pour le sujet et ses tendances sexuelles.

Roman dévoilant la nature de l'homme moderne, farce philosophico-érotique, satire du monde scientifique, mémoire autobiographique de la libération sexuelle des années soixante, réflexion sur les rapports entre action et vérité, *Le Projet Schelling* propose une nouvelle théorie du rapport amoureux.



Professeur d'esthétique et de philosophie à Karlsruhe, Peter Sloterdijk (1947) est considéré comme un des plus importants philosophes contemporains.

Il est l'auteur de nombreux essais, dont la trilogie Sphères, Tu dois changer ta vie et Après nous le déluge.



LE PROJET SCHELLING

Peter Sloterdijk



LE PROJET SCHELLING

—

traduit de l'allemand par Olivier Mannoni

PIRANHA

Ce livre a été publié avec la collaboration de Maren Sell,
que l'éditeur remercie vivement.

www.piranha.fr

Édition originale:
Das Schelling-Projekt

© Suhrkamp Verlag Berlin 2016.
All rights reserved by and controlled through
Suhrkamp Verlag Berlin.

© Piranha Redux 2019, pour la traduction française

*Voi che sapete
Che cosa è amor,
Donne, vedete
S'io l'ho nel cor.*

À Bea Therese

I. PRÉMISSES INCERTAINES

Peer Sloterdijk,

actuellement Grand Hyatt,
Place Marlene-Dietrich, Berlin

12 mars 2015

Kurt, mon cher !

Nous retrouver après tant d'années, voilà qui me réjouit incroyablement. Tu l'as toi-même constaté, on ne désapprend pas une folie précoce.

Aie la gentillesse de m'envoyer ton adresse mail sous une forme bien lisible. En capitales d'imprimerie, je te prie. Pardonne-moi, mais je ne m'en sors pas avec ton écriture passablement biscornue. Du caractère, ça, elle en a assurément. Une certaine illisibilité n'est-elle pas souvent signe de caractère ?

Plusieurs tentatives de déchiffrage de ton calligramme ne m'ont pas permis d'échapper à l'incertitude. La carte postale illustrée par *L'Enfant à l'épée* de Manet, la version du Metropolitan Museum, parle certes d'elle-même, mais l'adresse mail que tu as inscrite au dos me paraît hermétique. Tu écris comme un Égyptien ayant grandi avec les hiéroglyphes mais sympathisant clandestin de l'écriture juive. Celle-ci possède cette particularité que la succession des consonnes et des voyelles devient plus vulnérable aux confusions. Pour les langues naturelles, cela ne pèse pas très

lourd dans la balance, du point de vue de l'orthographe, chacun écrit comme il peut, il en ressort toujours un sens quelconque. Mais quand il s'agit d'adresses Internet, la moindre erreur entraîne l'échec complet. Un point au mauvais endroit, une voyelle oubliée, une espace de trop, et voilà aussitôt le mailer daemon qui vous lance sa mise en garde : Nous sommes au regret de vous informer que votre message n'a pas pu être distribué. Au demeurant, c'est bien la première machine qui dise *sorry*.

Ce que nous projetons, c'est un jeu à quitte ou double. Toi aussi, cher Kurt, il faudrait que tu restes informé en permanence, sept jours sur sept, y compris s'il le faut à quatre heures du matin. Envoie-moi une adresse électronique en lettres lisibles, je la retransmettrai aussitôt à l'équipe.

Pour aujourd'hui, c'est donc une fois encore une lettre sur papier qui te parvient. Je la ferai imprimer tout à l'heure, en bas, à la conciergerie de l'hôtel. Je ne la signerai pas, j'ai des obligations en ville dans la soirée. Si tout se passe comme prévu, ils la déposeront au bureau de poste avec la dernière levée, et tu l'auras demain midi.

Il est probable que je ne ferai plus très souvent pareille concession aux moyens de transport de jadis. Peut-on seulement imaginer encore une chose pareille de nos jours ? Une feuille de papier écrite doit passer une nuit entière à rouler sur des rails, traverser des trous perdus peuplés de vieux endormis devant leur télévision, elle a été pliée dans une enveloppe, affranchie et collée avec la salive de l'auteur, comme si l'expéditeur, prompt à collaborer avec les autorités, avait accepté qu'on lui prélève un échantillon d'ADN. Poste et passé sont devenus des synonymes. Toutes les histoires pas trop fraîches ne suivent-elles pas le même schéma : un train de nuit roulant au diable Vauvert ?

En ce qui me concerne, on ne trouve plus parmi les messages qui prennent le train que les attestations d'existence

délivrées par mon notaire, celles que je dois envoyer chaque année par lettre recommandée si je ne veux pas que ma caisse de retraite arrête ses versements. Chaque année au mois de février, au moment où le ciel est au plus bas, je fais certifier mon être-encore-en-vie.

La poste à l'ancienne est vraiment la dernière chose dont nous ayons besoin pour notre entreprise. Tu me comprends? Ce qui m'effraie, ce n'est pas de faire le trajet jusqu'à la boîte aux lettres. J'ai fait mon temps comme glisseur de missives dans la fente, et comme colleur de timbres tout autant. Je vais vers mes soixante-dix ans, et j'y vais à si grands pas que je me trouve trop pressé. Peux-tu imaginer combien de timbres j'ai collés pour garder mon âme en vie? Et combien de clapets de boîtes aux lettres j'ai dû entendre retomber, souvent avec le sentiment que la poste et le destin n'étaient qu'une seule et même chose?

Quand nous cherchons l'efficacité, nous sommes aujourd'hui devenus dépendants du Net. Nous autres anciens, nous venons d'une époque plus lente, il va nous falloir mettre un sacré coup d'accélérateur. Il est vrai que ces temps-ci, beaucoup misent sur la nouvelle lenteur, incapables de comprendre que la vitesse de la lumière est non seulement une constante physique mais aussi une dimension morale. La lumière neutralise les distances nocives. La distance est une plage de mesure pour une indifférence autorisée. Ce qui est plus éloigné que d'un dixième de seconde-lumière, nous pourrions probablement le négliger, y compris dans le futur. En revanche, ce qui tombe dans la zone du dixième de seconde-lumière nous concernera tôt ou tard. Dans un espace de trente mille kilomètres, les règles du jeu en vigueur sont celles d'un groupe de personnes directement concernées.

Pour dire la vérité, les mois qui se sont écoulés depuis l'été dernier, lorsque nous avons commencé à discuter du

projet, ont été marqués, en ce qui me concerne, par un combat contre de nombreux accès de découragement. Je suppose qu'il n'en aura guère été différemment pour nos collègues. J'ai vite eu des doutes sur le fait que nous ayons frappé à la bonne porte. La Deutsche Forschungsgemeinschaft, la Communauté de la recherche allemande, notre CNRS, Dieu du ciel, est-ce autre chose aujourd'hui qu'un débarcadère pour adeptes du mainstream et arnaqueurs de tous poils ? Mais je me faisais surtout du souci pour nous-mêmes. Bien que nous ayons semblé nous compléter au mieux, la distance entre nos points de départ est devenue de plus en plus flagrante. On a beau être conjurés autour de la même cause, le monde reste un portail ouvrant sur mille déserts vides et froids. Pardonne-moi, Kurt, ça n'est pas ce que je voulais dire. Dès qu'on cite Nietzsche, on dépasse les bornes.

Si notre lutte nous a permis de franchir les obstacles, c'est surtout parce que nous avons respecté la sagesse consistant à ne pas laisser les doutes pomper trop d'énergie. Ça n'était pas précisément de la pensée positive, mais ça n'en était pas loin. Entre-temps, aux moments où je rédisais la énième version du projet, je n'avais presque plus rien à opposer à la morosité. Aux heures les plus sombres, la raison pour laquelle notre entreprise est fortement vouée à l'échec se dressait clairement devant moi. Au moment où j'allais sombrer dans le sommeil, l'évidence que tout irait de travers se tenait assise sur ma poitrine comme un singe ricanant. À la fin, on ne tient plus dans sa main qu'un recueil des solitudes. C'était aussi flagrant que le mensonge typique de notre époque, la promesse qu'en cas de brusque dépression, des masques à oxygènes tomberont du plafond de la cabine.

Comprenons-nous bien, Kurt : même s'il lui ressemble par sa forme, notre projet doit se distinguer de cette foutaise qu'on célèbre dans les universités sous le nom d'« initiatives

d'excellence». Pour un sujet comme le nôtre, assembler à la colle un patchwork d'«approches» issues de diverses disciplines garantirait le loupé. Bien entendu, les colleurs d'approches affirment qu'on respectera strictement le principe de l'interdisciplinarité. En vérité, ils veulent simplement de l'argent et des postes pour leurs vassaux.

Ce genre de choses ne nous regarde en rien. Nous avons découvert un objet qui nous a fait sortir de notre réserve, quels que soient les sujets sur lesquels nous avons travaillé auparavant. Autrefois, on aurait dit qu'une idée s'était emparée de nous. N'ayons pas peur du pathos! Face à l'idée, nos cerveaux doivent avoir des polarités parallèles. C'est la seule manière d'être plus intelligents à plusieurs que tout seul. Permetts-moi donc de récapituler encore une fois nos prémisses.

À ce jour, notre équipe ne compte pas plus de cinq personnes. Nous ne pouvons pas espérer beaucoup de renforts, deux ou trois nouveaux partenaires si nous avons de la chance. Nous devrions naturellement attirer un grand nom de la paléontologie, ce qui pourrait ne pas être simple. Les nouveaux devraient commencer par prouver qu'ils comprennent le pari philosophique. Il ne nous servirait à rien que quelqu'un puisse nous expliquer, un os après l'autre, une dent après l'autre, comment s'est déroulée la transition de la femelle d'hominidé à la femme *sapiens*. Les découvertes *hardware* ne nous feront pas avancer.

Les liseurs d'os, les interprétateurs de dents et nos autres amis paléontologistes, nous les connaissons mieux à présent que nous ne pouvons le souhaiter. Leurs élucubrations nous ont fait perdre tant d'heures. Ils ne nous seront d'aucun secours tant qu'ils seront rivés à des perspectives qui ne peuvent pas être les nôtres. D'une certaine manière, je les aime bien, ces gens-là, on dirait la section civile de l'ordre du Skull and Bones. Qu'ils trouvent en Afrique

de l'Est une molaire dotée d'une cuspside supplémentaire ou un os de héron transformé en flûte provenant du Jura souabe, ils sonnent aussitôt l'alarme et affirment qu'il faut récrire l'histoire de l'humanité. Nous défendons quant à nous la thèse selon laquelle on doit d'emblée la penser tout autrement.

Nous en arrivons ainsi au point déterminant: il nous manque quelqu'un pour représenter la neurogynécologie ou, pour appeler le sale gosse par son nom: paléoendocrinologie. Cela restera le point faible de notre entreprise. Peut-être nous faut-il le garder ouvert jusqu'à la fin. Mieux vaut attirer l'attention sur un manque que risquer l'erreur de casting.

On ne déterrera pas à coups de pelle les hormones d'Adam et d'Ève, cela, c'est facile à comprendre. Il n'est plus rien resté du plus subtil du subtil. Personne ne se fait une représentation correcte de l'effet que cette gêne produit sur l'image de l'histoire d'*Homo sapiens*. En tout cas, nous autres, de la section de philosophie, nous ne disposons même pas des ossements fort éloquents autour desquels se nouent les débats de nos collègues des instituts d'anthropologie.

Nous ne pouvons encore faire comprendre à personne la raison pour laquelle nous procédons dans notre entreprise d'une manière plus spéculative que les gens de la section des vieux os. Nul besoin d'une démonstration circonstanciée pour comprendre qu'il y a cent mille ans, les processus vitaux étaient déjà pilotés par des hormones. Les transmetteurs (que nous autres Allemands appelons substances messagères – quelle expression fabuleuse !) étaient les hiéroglyphes de l'évolution animale et humaine, et ils le sont restés. C'est aussi incontestable que la dérive des continents, que personne n'a encore vue de ses propres yeux. L'imperceptibilité est la patte de tout passé profond: à un moment donné, les fragments des masses terrestres qui formaient

jadis un tout se sont retrouvés éloignés de milliers de kilomètres, séparés par une fosse océanique épique, et personne n'était sur place pour témoigner de la dérive des continents. Admettons qu'une caméra désintéressée, placée dans le cosmos, ait enregistré la dérive de l'Afrique et de l'Amérique du Sud en prenant une image fixe par siècle. On détiendrait un film captivant qui montrerait comment les masses de terre se séparent et, après leur dissociation, s'éloignent de plus en plus les unes des autres, bien qu'on n'ait aucune difficulté à distinguer encore, à la découpe des côtes, les lignes sur lesquelles elles étaient autrefois en contact.

Nous sommes confrontés au même phénomène dans le biosphérique. Il y a longtemps que nous dérivons, sur le plan hormonal, vers des situations sur lesquelles nous n'avons plus de vue d'ensemble. Pourtant, les transmetteurs qui ont donné à la vie les signes décisifs sont tout à fait réels, aussi réels que les vents solaires, dont presque aucun d'entre nous ne ressent rien, hypersensibles mis à part. Il faudrait d'ailleurs faire un jour quelque chose sur les anges, les particules et les hormones.

Nos ancêtres, les Africains, ont parcouru la moitié de la Terre en dérivant sur la motte continentale sans savoir ce qui leur arrivait, tandis qu'à l'intérieur d'eux les hormones dérivait. Laisse passer un certain temps, il n'est même pas nécessaire que ce soit des époques de l'histoire terrestre. Le réel disparaît sans laisser de traces.

Pour ce qui nous intéresse, nous ne pouvons jamais mettre la main sur des évidences dures et fermes. Nos collègues du groupe paléo ne savent pas quelle chance ils ont, avec leurs découvertes empiriques qui émergent périodiquement. Ils ont leurs os et leurs hypothèses. Elles jaillissent, se fanent et atterrissent aux archives. Par rapport à eux, nous travaillons comme des paranoïaques, en usant uniquement de supputations qui s'étaient les unes les autres.

Nous, descendants des singes dépilés, quelles leçons tirons-nous du fait qu'il n'est rien resté des secrets de nos ancêtres, hormis ce que nous en portons en nous-mêmes ? Manifestement, nous gérons un *secret service* d'une étrange nature. Il doit travailler avec l'hypothèse que rien de ce qui est décisif n'arrive jamais à la lumière. La nouvelle théorie des choses les plus anciennes est liée à ce constat. La vérité, c'est que le plus ancien, nous ne l'avons pas. L'archéologie réelle est sans objet. Qui veut connaître ce qui s'est passé jadis ne peut opérer que dans l'obscurité. L'obscurité, ce n'est pas l'inconscient, comme le pensaient certains psychologues, ce n'est pas non plus l'élément mystique censé se montrer de lui-même. C'est le non-rien, qui, au premier regard, ressemble parfaitement au rien parachevé. L'absence de traces est le premier fait de l'histoire naturelle.

Songes-y : dans le sable de l'Afrique de l'Est, on déterre au moins une année sur deux l'aile iliaque d'une femme *sapiens* qui a vécu, disons, voilà 70 000 années. Les pages culturelles des journaux jubilent, comme chaque fois que de nouveaux arguments se présentent en faveur de la convergence entre les ancêtres de l'humanité. L'Unesco débloque des fonds pour d'autres fouilles. Une omoplate, une incisive portant les signes avant-coureurs de l'humanité, un péroné, une vertèbre cervicale, il y a toujours quelque chose à trouver. Des ancêtres, par malheur, il en existe plus qu'assez. Tous n'ont pas eu suffisamment de temps pour disparaître sans laisser de traces.

Donne à notre femme à aile iliaque le nom d'Ève, de Lilith, de Hannelore. Voilà qu'immédiatement quelqu'un lève la tête et rend ineptes tous les arguments en faveur de la distance. Ce pourrait être ton arrière-grand-mère ou ta cousine au deuxième degré.

De sa vie quotidienne, de sa vie amoureuse, nous savons moins que le minimum. Le mot « amour » avait-il déjà un

sens pour elle? La propriétaire de cet os iliaque doit forcément avoir été «dans le monde» à sa manière et avoir fait partie des gens et des choses. Et pourtant devons-nous vraiment poser la question de l'intimité d'Ève? Comment les choses pourraient-elles s'être excitées en elle? Disposait-elle de ce que nous appellerions une vie privée? Était-elle oppressée quand le soleil, le soir, tombait derrière la colline? Était-elle d'humeur anxieuse quand elle attendait la pluie avec les siens tandis que le sol de la savane se fissurait dans la fournaise?

Elle voyait bien les éléphants lever la trompe et se couvrir le dos de poussière. Elle voyait des gnous tout juste sortis des vulves déchirées de leur mère tomber lourdement sur le sol, proies désarmées, trempées et délicates pour les mâchoires qui attendaient à proximité. Elle voyait les chasseurs qui revenaient d'une démarche trop virile, soucieux de dissimuler leur abattement. Elle voyait le feu de camp luire dans la nuit de la savane. Et elle savait que les gens qui partagent la sensation du feu, avec leurs yeux anxieux et leurs extrémités nerveuses tendues vers la chaleur, ce sont les Nous.

Tu l'auras sans doute deviné, j'ai une idée bien précise en tête. Lilith-Ève-Hannelore était incontestablement une femme ou, pour l'exprimer d'une manière aussi peu idéologique que possible, un individu de sexe féminin. À la faculté de sciences sociales, on dirait: une personne sexuée selon des schèmes féminins. Les gens de l'institut de Leipzig nous certifient sans autre forme de procès que son appareil génital ne peut en rien s'être distingué de celui des spécimens féminins actuels du genre *homo sapiens*. Et pourtant nous devons partir de l'hypothèse qu'il existait une différence, car dans le cas contraire les processus qui ont conduit à la situation qui est la nôtre resteraient encore plus obscurs qu'ils ne le sont déjà.

Je peux sauter les étapes. Lilith se fit probablement monter en temps utile par des compagnons de tribu masculins disposant d'un droit d'accès. À cette époque régnait sans doute encore le pur *a tergo*. On oublie volontiers aujourd'hui qu'il y a peu de temps encore – il y a peu de temps au sens des périodes de l'évolution – la femelle humaine, à l'instar de celles qui l'avaient précédée parmi les grands singes, était la créature vivante avec laquelle on devait s'accoupler par derrière. On le distingue indirectement jusqu'à nous jours dans certaines expressions africaines de la courbe du dos féminin, mais aussi dans les sculptures fessières brésiliennes qui, de toute évidence, continuent à alimenter la dérive bioconservatrice. Héritage des hominidés oblige. Même à l'ère de la mondialisation, l'évolution confère localement des primes de rondeur *a tergo* passablement indiscreètes, y compris une fois qu'a commencé ici et là la transition vers le jeu amoureux *face to face*. L'expression bêtassee « position du missionnaire » dément du reste de manière très injuste la tendance, présente dans toute l'humanité, à souligner le caractère de rencontre de la sexualité, même quand les nouveaux trolls font comme si la montée fugace était appelée à redevenir l'alpha et l'oméga de la scène amoureuse, qu'une caméra retienne ou non l'épisode.

Voilà que de la profondeur des temps émerge notre problème, si je puis m'exprimer avec autant d'insouciance. On peut supposer, avec un très grand degré de certitude, que pendant des millénaires d'obscurité érotique Ève a éprouvé relativement peu de sensations agréables aux moments où passait le sombre cavalier. Quand l'affaire était brève et se déroulait sans douleur, elle était bien forcée de laisser le processus suivre son cours. La sérénité au féminin commençait lorsque Lilith baissait la tête et ne demandait pas le passeport du visiteur. Des actes d'insistance inévitable débutaient alors ; il arrivait qu'ils ne soient pas trop répugnants, dans la

mesure où l'hôte consacrait quelques minutes à son entreprise, peut-être même un peu plus quand il s'agissait d'un branleur avant l'heure, d'un vague prédécesseur des libertins historiques. L'homme des temps très anciens peut avoir puisé sa licence dans le fait qu'il considérait les hormones de pulsion comme des esprits, lesquels lui assignaient la mission de chercher la proximité du bas-ventre féminin. Qui était homme à cette époque connaissait de manière immédiate l'existence de démons qui nous traversent et font pression pour se décharger dans une ardeur brûlante. Ils interviennent à intervalles imprévisibles pour imposer leurs intentions. Un homme est un média pour des esprits désireux de se vider.

Du point de vue de la femme, l'homme excité passait comme un hasard sans visage. Le cavalier en érection n'était pas plus qu'une ombre haletante qui s'éloignait sans bruit une fois sa besogne accomplie.

Un beau jour, les systèmes de parenté se déposèrent sur ces épisodes d'une certaine pauvreté formelle. Alors la montée devint un élément de la structure sociale. Mon Dieu, même le grand Lévi-Strauss s'est laissé embobiner par l'idée de parenté. Il avait tout de même compris que les amours de passage de femmes prêtes pour l'accouplement devaient tôt ou tard devenir des époux. À partir de ce moment, les droits d'accès au canal providentiel furent soumis à une gestion plus rigoureuse.

Mettons le sujet de côté. La domestication de l'homme est un trop vaste problème, celle de la femme cause trop de tristesse.

Je fais à présent un puissant bond dans le temps. Cette nuit j'ai serré dans mes bras ma fiancée, qui me rendait visite pour une journée. Oui, mon cher, il y a du nouveau sous le soleil. Pour la cause, j'ajoute que l'action s'est déroulée sur un mode «vieille Europe». Il n'y a pas à en dire plus ici. Je n'ai pas eu à actionner mes neurones miroirs pour savoir que

pour ma chérie ce fut un beau moment dans tous les sens du terme, et pour moi aussi, dans la mesure du possible.

Comprends-tu pourquoi je parle de cela ? Ce qui me fait mentionner cet épisode privé n'est pas la fierté stupide d'un homme vieillissant qui pose une dernière coupe sur son étagère à trophées. L'aile iliaque apathique de l'Africaine, aile qui repose depuis un moment dans des archives à Leipzig, et le soupir de ma chérie – pour être précis, un râle assez peu civilisé, agrémenté d'une protestation coquette contre l'excès – font à y regarder de près inévitablement partie d'une seule et même histoire.

Histoire ? Plutôt un début fortuit, là-bas, dans le crépuscule de la savane, une collision intime prépersonnelle entre deux individus arrivés à maturité sexuelle et, sous l'angle biologique, de type moderne. Ici, en Europe centrale, par une soirée aux allures de fin d'hiver ou de début de printemps à l'orée du *xxi*^e siècle, un épisode entre un homme et une femme, tous deux sortis de l'âge juvénile et appartenant à une culture du jeu amoureux prolongé et de l'envol féminin vers les sommets.

Cette évolution n'est presque faite que d'interruptions. Ce que nous appelons l'évolution est un film en noir et blanc avec quelques taches claires qui, le plus souvent, ne produisent guère de sens.

Je ne veux pas dire par là que les copulations minute traditionnelles sont restées coincées dans la savane. Elles ont suivi de l'Afrique jusqu'à la Terre de Feu ce peuple en exode qu'on appelle l'humanité. Il est vraisemblable que le rapport rapide occupe encore aujourd'hui la plus grande partie des interactions érotiques entre les représentants de la marche debout; mieux, une bonne partie des hommes actuels se comportent lors de ce qu'on appelle l'acte conjugal comme des chauffeurs routiers longue distance qui se soulagent sur le parking.